

Aurore Fernandes

Une autre chance

Roman

Rue des Écoles / Littérature

L'Harmattan

Une autre chance

Rue des Écoles

Collection dirigée par Jérôme Martin

La collection « Rue des Écoles » est dédiée à l'édition de travaux personnels, venus de tous horizons : historique, philosophique, politique, etc. Elle accueille également des œuvres de fiction (romans) et des textes autobiographiques.

Déjà parus

Saint-Jean (Denis), *Croisées*, roman, 2023.

De Reynal (Emmanuel), *Le passeur de rimes*, roman, 2023.

Vigier (Philippe), *Barcelone fugue, Ode à Dali*, 2023.

Orme (Aurélien), *Troton*, 2023.

Doussot (Frédéric), *La guerre est une affaire de femmes*, roman, 2023.

Barthomier (Lou), *Ce que nous aurons connu d'inconnu*, roman, 2023.

Da (Renaud) et Perrais (Théophile), *À distance*, 2023.

Compain (Frédéric), *On ne devrait jamais mourir un dimanche*, roman, 2023.

Biard (Michèle), *Thérèse*, roman, 2023.

Hákkas (Mários), *Dans ma communauté. Recueil de nouvelles traduite du grec moderne par Jacques Bouyer*, 2023.

Guinhut (Thierry), *La République des rêves*, 2023.

Dufresne (Aglaré), *L'amie de mon mec*, roman, 2023.

Ces douze derniers titres de la collection sont classés par ordre chronologique

en commençant par le plus récent.

La liste complète des parutions, avec une courte présentation du contenu des ouvrages, peut être consultée sur le site www.editions-harmattan.fr

Aurore Fernandes

Une autre chance

Roman

L'Harmattan

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Auteurs d’Aujourd’hui

Un petit détail qui change tout, roman, 2014.

Aux Éditions Aurian

Derrière les apparences, roman, 2015.

Aux Éditions L’Harmattan

Rencontres inattendues, roman, 2016.

Celles qu’ils n’ont jamais pu oublier, récit, 2017.

La couleur des repentirs, récit, 2018.

Un doute possible, roman, 2020.

© L’Harmattan, 2023
5-7, rue de l’École-Polytechnique, 75005 Paris
<http://www.editions-harmattan.fr>
ISBN : 978-2-14-035173-0
EAN : 9782140351730

« Rien n'est jamais fini, il suffit d'un bonheur pour que tout recommence. »

Émile Zola

À ma mère

À Serafim

Chance : n.f. Possibilité, probabilité que quelque chose (surtout un évènement heureux) se produise.

Larousse

Première partie

Nice, avril 2016

Elle fait le tour de la maison. C'est une grande maison claire et spacieuse sur les hauteurs de Nice. Elle détaille chaque pièce, lentement. Le salon, la salle à manger, la cuisine, les chambres des enfants, le désordre consenti, parfois, le désordre joyeux, d'autres fois, la chambre conjugale, la bibliothèque murale vide. Son regard s'attarde sur les rideaux, les tapis, les tableaux. La table du salon sans les livres d'art. La grande véranda vitrée et ses confortables fauteuils où elle aimait lire. Ses pas résonnent étrangement dans un silence écrasant. Cette sonorité lui apporte aujourd'hui une implacable tristesse. Son regard se perd dans les souvenirs : son retour dans la région, leur coup de cœur pour cette maison, son ventre arrondi, la liste des prénoms, la liste de ses favoris, la liste de ses envies, la liste de ses étourderies, la liste de la layette, la liste des priorités, la liste des arbres à planter, la liste des bonnes résolutions de l'année ; les deux couffins côte à côte, leurs têtes penchées au-dessus des berceaux. Leur fierté, la troublante

ressemblance des jumeaux monozygotes, leur subtile astuce pour les différencier, la joie d'être quatre. La fêlure. Les premiers mots de Louis et de Paul, les fêtes et les anniversaires, les bougies soufflées, l'effervescence des veillées de Noël, la magie intacte dans les yeux des enfants devant François, déguisé en père Noël, méconnaissable sous une longue barbe blanche, la joie exubérante du déballage des cadeaux, le papier furtivement déchiré. Les conversations à bâtons rompus avec François ; les disputes, les silences pesants, les reproches muets, les portes qui claquent, les nuits dans le canapé, les larmes, les réconciliations, le verre de vin le soir sur la terrasse. La quiétude. La maison lui paraît plus grande qu'elle ne l'est. Elle aime son confort, son décor. Son ambiance feutrée. Son regard s'attarde sur le secrétaire, sur les coffrets, sur le jeu d'échecs en ébène du Laos. Une essence de bois qui se distingue par son veinage marqué de noir et de blanc cassé. Il s'en dégage un charme raffiné. Tout comme des poupées gigognes russes — les matriochkas — qui s'emboîtent les unes dans les autres et avec lesquelles Paul et Louis jouaient lorsqu'ils étaient petits. Ils les assemblaient comme des Lego. Pour parler des garçons, Valérie-Anne a toujours dit : Louis et Paul, tandis que François disait : Paul et Louis. Ce détail lui arrache un vague sourire. Cependant, aujourd'hui la maison lui semble froide, impersonnelle. Elle lui paraît éteinte, comme un sapin sans guirlandes, un printemps sans soleil, un baiser sans amour. Elle fait le tour de la maison lentement, comme si elle n'était pas pressée de la quitter, comme si elle voulait rester encore avec des souvenirs difficiles à lâcher. D'autres souvenirs affleurent, plus précis, plus concis : deux billets posés sur sa table de nuit pour le concert de Christophe, salle Pleyel, à Paris. Un concert évoqué à demi-mot, le soir de son anniversaire, entre sensualité, timidité et phrases évasives. Ce fut donc un cadeau totalement inattendu. Son euphorie et ses rires

contenus, intérieurs, presque enfantins. Le dîner joyeux qui a suivi à la brasserie Bouillon Chartier dans un décor typique où l'addition se fait directement sur la nappe, une particularité originale de ce lieu incontournable de la capitale. Et eux si jeunes, si insoucians. Et la fêlure : retour à la réalité. Ça, s'est-elle dit, il faudrait l'oublier. Non, juste l'enfouir plus profondément. *Il faudrait.* Elle s'était mise à penser au conditionnel. Un temps dont François se méfiait. Elle aime se plonger dans le passé, ce passé si présent, ce passé antérieur sur lequel elle essaie aujourd'hui de jeter un voile d'oubli. Son regard se pose au loin sur les trois cyprès à l'entrée de la maison, on dirait de grands L., pense-t-elle.

Ils ont une élégance sobre. Ils ont été plantés à la naissance des garçons, en signe de bienvenue, comme en Toscane. Lorsqu'elle les a plantés, François s'était agenouillé à ses côtés.

– Pourquoi trois ? lui avait-il demandé l'air intrigué. Elle s'était redressée, avait passé le dos de sa main sur le front et, trouvant la question saugrenue, mais habile, elle avait cherché à gagner du temps, puis lui avait répondu distraitement d'une voix faussement enjouée :

– Pourquoi pas ? les arbres n'obéissent à aucune règle, on peut les planter indifféremment en nombre pair ou impair. Tu as l'impression que ça dénote ?

Puis, sans attendre de réponse :

– Tu savais que dans la culture chinoise, trois est considéré comme un bon chiffre, car il sonne comme le mot vivant ?

– Tu t'intéresses à la culture chinoise, toi, c'est nouveau, avait répliqué son mari.

– Non, je m’y intéresse depuis longtemps, c’est toi qui n’es pas attentif, avait-elle répondu.

Elle mentait avec aplomb. Il le savait pertinemment. François avait une intuition rare, la perspicacité d’un policier. Pourquoi ment-elle ? s’était-il demandé. Depuis toujours, on plante deux cyprès à l’entrée des maisons, ou quatre, des chiffres pairs. Trois, c’est inaccoutumé, insolite. Pourquoi aller chercher la culture chinoise ? Quel rapport ? Y a-t-il quelque chose qui m’échappe ? François était attentif aux petits détails. Tatillon comme un perceuteur. Valérie-Anne le devinait confusément. S’adaptait à son souci du détail. S’en amusait, parfois. S’en exaspérait, d’autres fois. Ce jour-là, *le jour des cyprès*, elle s’en est méfiée.

Aujourd’hui, elle regarde une dernière fois le vieil olivier, imposant, rassurant, et soudain, cet endroit si familier, si difficile à quitter, lui paraît étranger. Étranger à son histoire. Est-ce une façon de se prémunir contre ce chagrin qu’elle sait profond, inconsolable ?

Ce sont des adieux.

Ce sont des adieux brefs, émus et comme traversés de regrets. Peut-être de remords. Ce sont des adieux à un pan de sa vie.

Soudain, des images défilent devant ses yeux. Des images connues seulement d’elle. Son visage lui apparaît en ombre chinoise. Son odeur l’assaille. La note sensuelle et boisée de son parfum lui parvient décuplée. La laisse étourdie. Les battements de son cœur s’accélèrent. La sueur perle sur son front. Ses yeux se brouillent.

Elle se ressaisit.

Comme toujours.

Elle ferme la porte d'entrée de la maison et sent dans son dos les regards de son mari et de ses enfants, déjà installés dans la voiture, qui se posent sur elle. Une manière subtile de suggérer — à grand renfort de silences révélateurs — qu'il faut me dépêcher, se dit-elle. Elle fait volte-face lentement et leur envoie un sourire figé, essaie de paraître enjouée, cache adroitement sa tristesse. Suspend les clefs un instant, les fait tintinnabuler, tente se montrer détendue, désinvolte. Essaie de faire comme si de rien n'était. Elle évite de penser qu'elle a paraphé et signé l'acte de vente dans la précipitation et dans un état second, sans mesurer l'importance de son action.

Elle s'arrête devant la boîte à lettres. Dans ses yeux d'or démesurés à la Marie Laforêt, sous sa frange de cheveux noirs, son regard est chagriné, sa pâleur est extrême, un frissonnement mal dissimulé l'agite. Elle glisse les clefs par la fente de la boîte aux lettres, comme convenu avec les nouveaux propriétaires, la famille Leclerc, habitant à Dijon et qui n'a pas pu se déplacer aujourd'hui pour une histoire de voiture accidentée. Elle se souvient seulement d'avoir dit au téléphone : « Oui, oui, comme convenu, j'introduirai le dernier trousseau dans la boîte aux lettres, bien entendu, ne vous inquiétez pas. La clef qui ouvre la boîte à lettres vous parviendra dans un courrier suivi. Mon mari en a fait refaire deux autres, par précaution. J'espère que vous coulerez des jours heureux dans cette région si chère à mon cœur. J'espère que vous vous plairez dans nos meubles. » Elle avait accentué la préposition *dans*. Comme s'il s'agissait d'un intrus. Elle a failli rajouter : « J'espère que vous serez aussi heureux que nous », mais cela lui a semblé déplacé. La pudeur l'en a empêchée. Elle a juste dit d'une traite :

– Prenez soin des cyprès. Elle a précisé : des trois cyprès et du vieil olivier, des rosiers, des camélias, des plantes de la serre.

Elle entend le bruit métallique des clefs au fond de la boîte aux lettres.

Un gling qui sonne lugubrement.

Un gling qui fait penser au glas des espoirs.

Elle se dit : voilà, c'est fini. Elle décolle l'étiquette où est inscrit leur nom de famille. D'abord le L., puis le A., puis les lettres suivantes. L'étiquette où était élégamment écrit Monsieur et Madame Lacroix n'est plus qu'un petit papier chiffonné au creux de sa main. Voilà une page tournée. Un pan de leur vie effacé. À quoi tient une vie ? pense-t-elle. Puis elle se dit : un pan effacé, vraiment ? Elle ne peut s'empêcher de frissonner. Elle prend place dans la voiture, claque la portière d'un geste machinal. Son regard se pose une dernière fois sur *leur* résidence vendue précipitamment. Au rappel de cette décision expéditive, une émotion mêlée de désarroi la saisit, l'opresse, même. Puis elle se dit intérieurement : dorénavant il faudra en parler au passé, dire *notre ancienne maison*. Et cette phrase sonne étrangement. Elle détourne son regard de la villa cossue, observe son mari à la dérobée. Les mains posées sur le volant, il semble absorbé dans ses pensées, concentré sur le trajet ou sur ses projets. Peut-être est-il déjà dans cette nouvelle vie ? Puis il se saisit de la carte routière, la déplie sur le tableau de bord. Ses doigts suivent le tracé. Semblent caresser une ligne diagonale. Il paraît serein, alors qu'elle paraît atterrée. Comme si le cours des événements déclencherait inévitablement une défaite prévisible. Elle se dit avec une sorte de déconvenue : nous formons un couple improbable, désassorti et paradoxalement structuré, malgré

tout. Elle répète *malgré tout* intérieurement en détachant chaque syllabe. Est-ce pour s'en convaincre ? Soudain, François semble émerger de ses projets secrètement élaborés, la fixe pendant quelques secondes. Sa main vient frôler la sienne, comme s'il avait lu dans ses pensées. Comme un encouragement. Comme pour lui transmettre son énergie, un entrain nouveau, alors qu'une sorte de torpeur instinctive assaille Valérie-Anne. L'émotion est là, indicible. Elle se perçoit dans les gestes et les silences. Elle sent son regard perçant la scruter. Pour éviter que leurs regards ne se croisent, elle abaisse le pare-soleil, s'observe : la pâleur de son teint l'effraie. Son visage sans maquillage lui semble précocement vieilli. Elle essaie de sourire, n'y parvient pas, se découvre une nouvelle ride sur le front, comme une empreinte indélébile. Elle voit sur la banquette arrière les têtes des enfants dodeliner en cadence au son de musiques de leur âge. L'image est rassurante. Écouteurs des baladeurs aux oreilles, Louis et Paul sont ailleurs. Dans leur ailleurs. Imperméables à tout. La jeunesse aime le changement radical, le mouvement précipité. Les adolescents ont une faculté d'adaptation phénoménale. Ensemble, ils personnaliseront la nouvelle maison. Ensemble, ils décideront de l'emplacement des photos. Ils changeront de place les bibelots et les tableaux. Les garçons se chamailleront pour le choix de la chambre, avant de préférer la partager, comme toujours. Ils seront dans cet élan, dans cette conquête de la vie, alors qu'elle aura abdiqué, qu'elle sera enfermée dans son secret.

Des souvenirs l'assaillent. Les garçons devaient avoir quatre ou cinq ans quand ils ont agrandi la maison qu'ils quittent aujourd'hui d'une vaste véranda vitrée, côté jardin. Elle est en forme de serre horticole, ornée de plantes vivaces et aromatiques. Elle aimait y lire ou rêvasser. Surtout en hiver. Le dimanche ou lorsqu'un jour de repos compensatoire arrivait de façon inopinée. Quelquefois, les

jumeaux la rejoignaient. Ils arrivaient à pas feutrés. Elle les saluait d'un sourire. Ils feuilletaient distraitement des bandes dessinées ou gribouillaient sur des cahiers. C'était une sorte de suspension dans le temps. Elle appréciait ces moments silencieux où tout était dit avec le regard. À vrai dire, cela ne durait jamais vraiment longtemps. Ces courts laps de temps étaient entrecoupés des chuchotements et des rires contenus des garçons. Parfois, ils échangeaient leurs vêtements, puis ils pouffaient, une main devant la bouche, les yeux pétillants de malice, complices comme toujours, certains qu'elle se tromperait de prénom dès qu'elle s'adresserait à eux. Elle suspendait la lecture. Les observait à la dérobée. Dans sa hâte, Louis avait mis le pull de Paul à l'envers. Elle essayait de garder son sérieux. S'attardait sur leurs yeux expressifs, coquins, miroitants comme les siens. Parsemés de paillettes d'or. Des yeux fascinants. Des yeux à se pâmer. Un atout indéniable, disait François. Un atout majeur, affirmait-elle. Lorsqu'ils s'adonnaient à ces facéties, elle entrait volontiers dans leur jeu, intervertissait les prénoms intentionnellement et ils pouffaient de plus belle, semblables en tous points dans les gestes et les expressions, convaincus qu'elle n'y avait vu que du feu. C'était un bonheur tout simple. Un bonheur total. Elle aimait ces intrusions, si vivantes, si gaies. Ces jeux innocents auxquels ils se livraient. Ce souvenir la ramène à un autre : lorsqu'ils ont entrepris les travaux d'agrandissement, ils en ont profité pour personnaliser leurs chambres. Les garçons dormaient dans la même chambre depuis toujours, inséparables, même la nuit. Les jumeaux sont ainsi : comme des conjonctions de coordination qui unissent deux mots, comme les prépositions qui relient une phrase. Indissociables. Valérie-Anne et François voulaient cependant qu'ils aient leur propre personnalité, une identité qui ne soit pas une unité. Ils avaient tout fait pour qu'ils se distinguent, pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté, aucun doute

possible sur leur identité. Pour cela, à leur naissance, ils avaient opté pour l'achat de vêtements de couleur foncée pour l'un, de couleur claire pour l'autre. (Petits garçons espiègles, Louis et Paul les échangeaient habilement, à la façon d'Arturo Brachetti, en prononçant d'une même voix : abracadabra. À chaque fois, ils en restaient bouche bée, à la fois admiratifs et déconcertés par tant d'agilité et d'inventivité). Plus tard, François et Valérie-Anne ont stipulé que sacs à dos et hobbies seraient différents. Il a fallu abdiquer. Ils avaient les mêmes goûts, aimaient les mêmes couleurs, les mêmes jeux, les mêmes sports, les mêmes musiques, les mêmes bandes dessinées. Ils ont cédé. Mais cette fois-ci pour les chambres, son mari et elle avaient l'intention de s'imposer. Pour qu'ils évoluent sereinement et ne souffrent pas, à un moment donné, d'une quelconque séparation. Pour qu'ils ne se sentent pas amarrés. « Parce qu'un jour il faudra vous accommoder de ce que la vie vous réservera », leur répétait-elle avec une sorte de patience résignée. Elle voulait que le fait d'être frères jumeaux soit un avantage et non pas une contrainte. Elle voulait qu'ils soient libres. Libres de changer de région, de pays, de coutumes, de métier, de fiancée, de destinée.

Libres avant tout.

Libres, surtout.

Dont acte : faire de chacun un individu à part entière. Chacun sa chambre. Les travaux achevés, les sosies, comme elle les appelait parfois, se sont unis. Ligués. Comme toujours. Et comme pour l'excéder, ils se chamaillaient. Ils faisaient semblant. Le but : avoir gain de cause. Ils la menaient en bateau. Elle avait pris l'habitude de dire en radeau. Leur stratégie l'exaspérait toujours. C'était déloyal. Ils jouaient un numéro bien rodé. Ils étaient des marionnettistes doués. Ce jour-là, le jour qui marquait

la fin des travaux, la perspective d'être séparés la nuit a déclenché une polémique. Elle a attendu que le calme se fasse, que leur fausse querelle prenne fin. Au bout de quelques minutes, Louis lui a demandé :

– Maman, c'est bien celle-là ma chambre ?

– Non, celle-là, c'est la mienne, avait rétorqué Paul, sûr de lui, bras croisés et visage renfrogné.

Le ton du premier est résigné.

Celui du second est buté.

– Je préfère la chambre bleue, avait dit Louis.

– Non, c'est la mienne, avait renchéri Paul.

Le ton était donné.

Leur numéro bien rodé.

Ils excellaient.

– Arrêtez de vous chamailler, avait-elle dit avec un brin de déception. Ou de faire semblant, plutôt. De créer des disputes stériles. Votre père et moi pensions vous faire plaisir. Il faut bien vous forger une identité propre, vous comprenez cela ?

Sa voix était entrecoupée de silences et de soupirs impossibles à retenir. Valérie-Anne était fatiguée d'une longue journée. La couleur de ses yeux était indéfinie. Puis, ses yeux pailletés d'or sont devenus sombres comme la mer à l'instant où le ciel se couvre de nuages. Comme si les pépites d'or s'étaient retirées. Elle a des yeux expressifs. Fascinants. Envoûtants. Quelquefois, on l'abordait dans la rue, comme ça, avec une sorte de familiarité. Elle

ralentissait le pas, puis s'arrêtait, amusée. Les gens lui disaient : vous avez quelque chose de Marie Laforêt. Puis ils la détaillaient plus attentivement, cherchaient ce petit je-ne-sais-quoi qu'avait « la fille aux yeux d'or ». Comme si elle leur manquait. À ce moment-là, Marie Laforêt avait mis sa carrière entre parenthèses. Ses apparitions télévisées se sont faites plus rares. Elle semblait s'être retirée sur la pointe des pieds, discrètement, mystérieusement. Et même si les deux femmes n'étaient pas de la même génération, parfois, un attroupement se formait autour de Valérie-Anne. Elle affichait un sourire énigmatique. Un mouvement des mains qui traduisait son impuissance. Certains soulignaient sa grande ressemblance avec l'actrice. D'autres, la prenant pour Marie Laforêt, lui demandaient un autographe. Une photo dédicacée. Quelques-uns lui livraient en confidence leur admiration. Sa beauté ensorcelante dans « Plein soleil ».¹ Son visage s'empourprait, elle lançait à la cantonade : « Je suis désolée, mais je ne suis pas Marie Laforêt. Je ne suis qu'une pâle copie. Elle est bien plus jolie que moi. » Des protestations joyeuses s'élevaient. Des *mais non, mais non* fusaient. C'était une sorte de récréation, un amusement frivole. Avant de poursuivre son chemin, devant leur mutisme, leur scepticisme, voire leur contrariété, elle finissait par dire :

– Nous avons les mêmes yeux pailletés d'or. Je n'ai ni son charisme ni son talent. Je n'ai que ses yeux, lâchait-elle en plaisantant. Et elle s'éloignait, alors que ceux qui l'avaient abordée restaient là, intrigués, dubitatifs, admiratifs.

Le soir qui marquait la fin des travaux, ses yeux étaient pleins de douceur lorsqu'elle a dit aux garçons : « Nous verrons cela demain. Peu importe pour ce soir. Dormez

¹ Plein soleil, film avec Marie Laforêt et Alain Delon.

dans la chambre qu'il vous plaira. Demain, vous choisirez dans le calme. Et ce sera définitif », avait-elle rajouté d'une voix assurée, mais lasse.

Puis le ton de sa voix était devenu suave :

– Allez, bonne nuit, beaux rêves, les enfants.

Alors que Paul était parti, satisfait d'avoir retardé l'échéance de la séparation d'avec son frère, Louis, le plus émotif des deux, était resté, il semblait embarrassé.

– Maman, tu n'es pas fâchée au moins ?

Elle avait secoué la tête pour lui signifier que non. Avait dit : non, bien sûr que non.

– Ah ! j'aime mieux, avait dit Louis. Tu dis toujours les enfants, maman, moi, c'est Louis.

L'intonation est railleuse.

Elle s'était approchée de lui, avait mis un genou à terre, avait posé ses mains sur ses frêles épaules comme un rempart protecteur, l'avait regardé droit dans les yeux. L'avait embrassé sur le front. Lui a dit :

– Tu as raison, Louis. Ça va plus vite quand je dis les garçons, tu sais, c'est affectueux, ça veut dire mes petits hommes, mes amours, mais dorénavant, je vous appellerai par vos prénoms, promis, juré. Allez, il est temps d'aller se coucher, Paul est déjà dans les bras de Morphée, va, mon grand, va, Louis, bonne nuit mon cœur.

Son regard est malicieux, tendre et approbateur. Il passe les bras autour de son cou, enfouit son visage dans le creux de son épaule. Elle est désarmée.

Désarmée comme le jour où on l'a interpellée par ce diminutif affectueux qui lui allait si bien. C'était sur le parking d'un magasin de décoration. Il y avait presque quinze ans qu'ils s'étaient installés dans cette résidence bourgeoise sur les hauteurs de Nice, après avoir vécu à Paris. Ici, Valérie-Anne avait vite oublié la grisaille de la métropole. François, la foule. Il détestait la foule. C'est à Paris, dans l'insouciance de cette vie bohème qu'offre la capitale, qu'ils avaient découvert leurs voies : François, dans la gestion d'entreprise, elle, dans la correction de manuscrits. De retour à Nice, mille détails l'ont ramenée à Samuel, son amour du passé. Tout ce qu'elle pensait avoir profondément enfoui lui a sauté au visage comme un chat en furie. Le lycée Stanislas. Son quartier. La carte SIM noyée. Son départ pour Annecy. Les interrogations soulevées par son départ précipité. Le questionnement légitime auquel Samuel avait dû se livrer. Le souvenir de ses yeux à la François Cevert. Surtout ses yeux à la François Cevert. Et aussi ce secret bien gardé, cette fêlure invisible. Souvent, elle pensait à tout ce qui les reliait.

Malgré tout.

Malgré tous.

Cependant, ce qu'elle avait quelquefois espéré et redouté à la fois ne s'était pas produit. Voilà plus de quinze ans qu'elle est revenue *au pays*, selon son expression, toutefois, Samuel et elle ne se sont jamais croisés ni à Nice ni ailleurs. Parfois, au détour d'une rue, l'odeur délicate du cuir souple, épices et bois l'assaillait. Ou bien une démarche nonchalante attirait son regard. Pendant une fraction de seconde son cœur s'accélérait. Puis un inconnu la dévisageait, amusé, intrigué ou séduit. Ce jour-là, au moment où il l'a apostrophée par son surnom sur un parking anodin, l'intonation de sa voix l'avait saisie au plus profond